

en bois doré. De chaque côté du trône se tenaient debout le septième prince, son oncle, et le prince Po Ouang, tous les deux commandants des gardes du corps, et les deux princes porteurs de pennons en queues de léopard qui ne quittent jamais le souverain. Depuis l'entrée jusqu'au fond de la salle étaient rangés une soixantaine de gardes nobles, princes et seigneurs mongols et mandchous, avec de grands sabres recourbés. Enfin devant l'estrade était placée une table jaune, longue, étroite, recouverte de satin et près de laquelle se tenaient les ministres tournés vers le trône.

L'empereur est jeune ; ses traits sont fins. Il portait le même costume que toute la cour : une robe en soie légère, violet foncé, pareilles à celles que portaient tous les fonctionnaires, sans aucun signe distinctif, et un chapeau de paille avec un bouton en soie rouge. Les princes de la famille impériale portent le bouton en soie, les princes de première classes et les princes héréditaires le bouton en rubis, et les hauts fonctionnaires le bouton en corail rose et rouge.

Les représentants de la Russie, de la France, des Etats-Unis, de l'Angleterre et de la Hollande se sont alors avancés, en faisant, comme il était convenu, trois saluts. L'un en franchissant la porte, le second à mi-chemin, le troisième en s'arrêtant à un pas de distance de la table jaune ; ils se placèrent tous les cinq sur une même ligne, et leur doyen, le général Vlangaly, lut un discours qui exprimait à l'empereur des vœux pour la durée de son règne et la prospérité de son peuple. Chaque représentant s'avança ensuite à son tour et déposa sa lettre de créance sur la table jaune.

L'empereur parut faire un signe de tête ; alors le prince Kong vint s'agenouiller sur les marches du trône. On n'entendit point ce que l'empereur lui dit ; mais le prince, après s'être levé, s'approcha des représentants et leur notifia que Sa Majesté accusait réception des lettres. Puis il alla s'agenouiller derechef et revint dire aux ministres étrangers que Sa Majesté s'informait de la santé de S. M. l'empereur de Russie, de LL. MM. la reine d'Angleterre et le roi de Hollande, et des présidents des républiques des Etats-Unis et de France. Il ajouta que l'empereur exprimait l'espérance que les affaires avec le Tsang-Li-Yamen seront traitées amicalement et d'une manière satisfaisante.

Les représentants firent un salut et sortirent de la salle, en y laissant le ministre de France, qui avait à déposer une lettre du président de la république en réponse à celle adressée par l'empereur de Chine à l'occasion du massacre de Tien-tsin.

Les ministres étrangers s'arrêtèrent quelques instants dans l'appartement où ils avaient attendu avant l'audience, et ils y reçurent les félicitations empressées de tous les ministres du Tsang-Li-Yamen, qui les reconduisirent jusqu'à la porte du parc. De là ils se rendirent au Pé-tang.

Les ministres chinois paraissaient non moins contents que les représentants étrangers de voir cette question définitivement résolue. Ils avaient beaucoup craint que quelque accident ne vint troubler l'audience, dont le cérémonial avait été soigneusement élaboré, ou bien que l'un ou l'autre des ministres étrangers n'adressât la parole à l'empereur.

L'expression timide que l'on remarquait sur la figure de Sa Majesté peut-être attribuée à la présence des étrangers, qu'il voyait pour la première fois.

Le lendemain de l'audience, les représentants échangeaient des cartes de politesse avec le prince Kong et les ministres du Tsang-Li-Yamen ; mais ils déclinaient, sous différents prétextes, le dîner qu'on leur proposait le même jour, de peur que les feuilles publiques ne crussent devoir dire ensuite que l'empereur avait envoyé aux représentants des mets de sa table, comme cela se pratique

en Chine à l'égard des tributaires de l'Empire du Milieu.

L'impression produite par l'audience sur la population de la ville a été généralement favorable.

Il n'y a pas de doute que la nouvelle de cette solennité ne se répande rapidement dans le peuple, et il sera intéressant d'étudier les appréciations de l'opinion publique sur la concession faite aux puissances en admettant leurs représentants en présence de l'empereur sans génuflexions. Il n'y a pas bien longtemps que les personnes qui connaissaient le mieux la Chine étaient convaincues que les Chinois consentiraient plutôt à subir une guerre qu'à déroger à leurs préjugés les plus invétérés.

C'est en ces termes que les journaux européens publiés dans les ports de la Chine appréciaient ce grave événement.

Le jeune souverain qui vient de faire faire à son pays ce pas si important est fils de l'empereur Hien-Tong, ennemi invétéré des Européens, qui mourut de frayeur en 1862, en apprenant la prise de Péking et l'incendie de sa résidence favorite du Palais d'été.

Il est monté sur le trône, en atteignant sa majorité, au mois d'octobre de l'année dernière et a pris à l'occasion de son avènement le nom de Whang-ti Tong-Tchi, ce qui veut dire *l'Empereur, l'union est la source de la loi et de l'ordre.*

Durant sa minorité, le pays a été administré par son oncle, le prince Kong, homme d'un talent remarquable et d'une grande énergie, qui a réussi en ces quelques années à écraser la révolte des Taïpings, une des plus terribles insurrections qui aient jamais menacé le pays. Aujourd'hui l'empereur Tong-Tchi règne sans partage sur 360 millions de sujets. On peut espérer que l'avènement de ce jeune homme marquera pour la Chine une ère de rénovation, de régénération.

Je disais tout à l'heure que les Chinois considéraient tous les Européens comme des barbares et qu'ils sont dans la plus grande ignorance de tout ce qui se rapporte à nos pays. Il ne faut pas nous en étonner outre mesure. Sommes-nous plus avancés en France dans nos connaissances sur la Chine ? Pas beaucoup. Vous souriez. Sans aller plus loin, quel est le nom de la capitale de la Chine ? — Péking, parbleu ! — Eh bien, ce nom est complètement inconnu des habitants de la métropole chinoise. Dans le dialecte méridional de l'idiome chinois, Péking veut dire littéralement *la Résidence, la Cour du Nord*. Les empereurs de la dynastie des Ming, qui suivit la dynastie mongole, résidèrent d'abord à Nanking (*la Résidence, la Cour du Sud*) ; mais vers le commencement du xv<sup>e</sup> siècle ils revinrent dans la vieille capitale, qui par opposition à Nanking, la Cour du Sud, regut alors le nom de Péking, la Cour du Nord.

Dans le dialecte septentrional ou dialecte de Péking, qui est la langue officielle de l'empire, la capitale s'appelle *bel* et bien *Peitsing*, et non pas Péking, et même ce nom n'est compris que de quelques lettrés, parce qu'il est maintenant hors d'usage. Le paysan des environs de la métropole reste bouche bée quand on lui parle de *Peitsing*, et à bien plus forte raison de Péking.

Le vrai nom, le seul nom, le nom usuel de Péking est *Tsing-Tcheng*, mot à mot *Ville de la Résidence*. Son nom administratif, comme chef-lieu de cercle, est *Choung-tien-Fou*.

Vous voyez donc bien que si nous, qui avons pris Péking, nous ne connaissons pas son véritable nom, les Chinois, enfermés depuis des siècles derrière leur grande muraille, sont bien excusables de n'avoir que de vagues notions sur la géographie et l'éthnographie de l'Europe.

LOUIS ROSSELET.

— Journal de jeunesse.